

*Fiction & Cie*



Georges-Arthur Goldschmidt

L'ESPRIT  
DE RETOUR

*Seuil*

*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

COLLECTION  
«Fiction & Cie»  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-104961-9

© Éditions du Seuil, avril 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)  
[www.fictionetcie.com](http://www.fictionetcie.com)

Extrait de la publication

« Je vis cerclé comme une barrique. Et quand je tape sur moi, ça sonne creux. »

FLAUBERT À LOUIS BOUILHET (16, VI, 1856).



À celle par qui tout se fit.



## I

Au sortir des montagnes, le roulement du train était parfois recouvert par le grondement du vent d'est venu des immensités russes. C'était déjà la plaine légèrement ondulée, aux environs de Bourg-en-Bresse, la voie passait entre des prés, des vallons et de lointaines lisières. Les arbres projetaient leurs ombres sous la lumière de la lune. On devinait des collines et, malgré la nuit, le regard portait au loin.

Dans le compartiment, les voyageurs avaient éteint la lumière et se laissaient glisser contre leur voisin qui à moitié endormi ne les repoussait pas. Lui, Arthur Kellerlicht<sup>1</sup>, tout juste âgé de dix-huit ans, premier baccalauréat en poche, était assis côté couloir et aurait bien aimé être côté fenêtre.

C'était étrange d'être installé avec d'autres, inconnus, en deux fois quatre, en vis-à-vis. Il faisait son premier voyage en chemin de fer à travers la France. Le train avait quitté Sallanches à neuf heures du soir et, dix heures plus tard, on devait arriver gare de Lyon.

1. Ce nom pourrait se traduire par « rat de cave ».

En face de lui, le baron de Weinbein, chargé de l'accompagner jusqu'à Paris, sommeillait dans la pénombre. Il ne le voyait pas distinctement, mais il le connaissait si bien qu'il n'avait pas même besoin de le regarder : Weinbein avait été professeur d'anglais à l'internat et, comme ils n'étaient que trois à préparer le bac, on ne le perdait jamais de vue. Il avait une voix grave et des cheveux noirs qui formaient au-dessus du front une ligne droite dont Arthur ne parvenait jamais à détacher les yeux. Comment des cheveux qui poussaient si exactement les uns à côté des autres pouvaient-ils s'arrêter d'un seul coup sur la peau un peu grasse et lisse du front avec d'innombrables pores et des points noirs ? Weinbein fumait la pipe et, accrochée à lui, il y avait toujours une odeur brunâtre ; il portait des tissus épais, solides, mais élimés.

À l'internat, il avait été le successeur du baron de Frankenstein qui dès l'Anschluss, le rattachement de l'Autriche au Reich hitlérien, en 1938, avait tout quitté, son château, ses chevaux, et s'était exilé en France. Le baron avait très vite trouvé une place comme professeur d'anglais au collège Florimontane et habitait en face dans un minuscule chalet de bois avec poêle et cheminée. Lorsque, en 1943, les Allemands avaient remplacé les occupants italiens de la France de la collaboration, il avait rejoint la Résistance et avait pu gagner Londres, où il était devenu interprète de l'armée britannique.

Il avait passé le tuyau à son ami Weinbein, qui avait lui aussi émigré après l'occupation de l'Autriche. Il n'habitait pas dans la petite maison de bois, mais dans



une grande chambre à l'internat, et Arthur Kellerlicht s'était étonné qu'un adulte pût vivre ainsi comme un interne.

Ce n'est qu'en 1945, un an après la libération du sud de la France, que Weinbein avait tout à coup réapparu. Il avait été arrêté par la Milice et condamné à mort. Au fort Montluc, il avait dû dormir dans les draps encore humides du sang d'un résistant français torturé par la Gestapo. Le jour de son exécution, Lyon avait été libéré par la Résistance, et il avait échappé à son destin. Lorsqu'un an après il redevint professeur à l'internat, le silence se faisait toujours à son arrivée et on le regardait pour savoir comment était quelqu'un qui avait été condamné à mort.

Arthur Kellerlicht, il le trouvait beaucoup trop agité, mais puisqu'il retournait à Paris, on l'avait prié d'accompagner le jeune homme qui serait pris en charge et placé dans un établissement de banlieue.

À l'oblique, face à Arthur, était assis un homme d'âge moyen dont le ventre se soulevait et s'abaissait lentement. Une femme était installée côté fenêtre et pensait à quelque chose dont on ne savait rien, la tête penchée, les cheveux lui masquant le visage. Elle avait sans doute des parents, des amis. Chacun portait en lui d'autres lieux, d'autres voix, d'autres visages. Elle tourna soudain la tête vers lui et leurs regards se croisèrent. Derrière chacun des voyageurs se trouvait une photo encadrée qui représentait un paysage de France. Dans la pénombre on ne distinguait que de vagues formes d'églises, d'arènes ou de montagnes. Le train emportait les images des paysages qu'il traversait et Kellerlicht s'en imaginait le tracé.

D'avion on aurait bien vu l'étroit sillon de la voie de chemin de fer que traçait un petit trait clair sous la lune et où sommeillaient, rêvaient ou méditaient des dizaines de voyageurs dont chacun était le centre du monde.

Loin derrière lui, disparu, s'étendait le paysage familial. Sur son socle, à la crête de la pente, l'internat où il avait vécu, huit ans durant, dominait la vaste vallée ouverte à d'autres, une succession de pentes coupées de forêts de sapins. Tout au fond, la vallée se refermait peu à peu. Chaque jour il avait vue sur le village entier avec l'église, la pharmacie, la poste, chemins et routes compris. Il avait eu pendant toutes ces années une plongée sur l'histoire déployée devant lui, le passage des nuages faisant défiler un récit toujours différent.

Le roulement du train le ramenait en arrière comme pour happer le passé, à peine disparu quelques heures plus tôt. Il y avait le banc sur lequel il avait été assis, des années durant, son étagère, son lit, les voix de ses dix-sept camarades d'internat, qu'il lui suffisait d'entendre de loin pour les reconnaître et savoir s'ils pleuraient le soir et comment ils riaient, et dont il identifiait tout de suite les plumiers ou la chemise. Chacun des autres pensionnaires, il les avait vus avec leurs gestes, leur corps, leur présence, il les avait sentis être, respirer, tout proches. Il avait joué avec eux et certains l'avaient conduit au grenier, plus aventureux et décidés que d'autres, et il les avait suivis sans hésiter, puisqu'ils l'avaient ainsi deviné au plus intime de sa chair.

On avait beau les connaître, les avoir caressés ou aimés, s'être livré à eux, repu de leurs voix, on ne pouvait

basculer en eux. Tous finissaient par repartir un jour pour retourner chez leurs parents et c'était un déchirement, un chagrin qui lui déchiquetait le corps comme un nouveau départ. Il s'était prêté à eux, peut-être pour se faire pardonner d'exister encore, il voulait se faire aimer, être enfin admis après avoir été chicané si longtemps, poursuivi, persécuté par les autres pensionnaires que sa permanente odeur de pisse et ses pleurnicheries geignardes indisposaient, mais il avait fallu un jeune adulte pour qu'enfin il fût sondé, et puissamment, au sommet de la volupté et fit à jamais connaissance avec lui-même.

Il y avait à chaque instant cette surprise que chacun était ainsi lui-même et le seul au monde à l'être. Tout cela était maintenant à jamais derrière lui. Or, il lui aurait suffi d'être encore là-bas et tout aurait été comme toujours. Mais, d'un coup, tout avait disparu, la petite forêt de sapins en pente où il avait tant ramassé de pommes de pin pour l'hiver, tombées dans l'herbe longue et tassée qui recouvrait les rochers comme une chevelure. On les trouvait entre les touffes de myrtilliers, semblables à des arbres miniatures. Il en avait ramassé des quantités dans ces cageots ovales dans lesquels on expédiait les tomates. Disparu aussi le long balcon de bois, tout en haut, d'où il avait tant regardé les montagnes sur cinquante kilomètres, ne se lassant pas de la vue des Aravis, cet énorme ameublement de plein air qui offrait toutes les formes, des arrondis d'abside, des cubes, des pointes émoussées, et tout cela sur des kilomètres se dressait en plein ciel.

Assis là, dans le roulement sombre du train, il fut pris d'une douleur qui monta en lui, lourde, comme s'il

avait une fois de plus perdu son chez-lui, lui arrachant presque des larmes. L'internat avait donc fait partie de ce monde intérieur qui s'était peu à peu fait, qui l'avait abrité, comme si les dortoirs, la cuisine, la moindre nervure dans le bois des cloisons lui avaient donné de l'assise. Chaque pièce avait son odeur, il en connaissait tous les éclairages, il avait en lui la dimension de chacune, comme un contenu de lui-même. Et chacun des pensionnaires était un « ancien » qui détenait un peu les clés de la maison.

C'est qu'Arthur Kellerlicht était orphelin. À dix ans, il avait perdu ses parents, il avait dû quitter le pays natal, coupable d'être né de famille « non aryenne », comme on disait alors, une origine dont il n'avait jamais rien su, lui qui avait été élevé dans la Bible et le protestantisme luthérien.

Le père, un juriste allemand, protestant mais d'origine juive par ses parents, avait déjà plus de cinquante-cinq ans à la naissance d'Arthur et la mère en avait dix de moins. Il avait vécu dans une grande maison avec de hautes fenêtres où on montait et descendait les escaliers en permanence et où les parents se croisaient toujours en se criant quelque chose de palier en couloir. Au fil du temps, on y riait de moins en moins.

Ce qui lui était resté de sa mère : une silhouette en robe blanche flottante dans le jardin d'été, sous les hauts nuages. Elle avait souvent joué avec lui, distraitement, il avait couru derrière elle dans le jardin, elle lui avait pris les mains et en riant l'avait fait tourner en l'air et tout à coup elle n'avait plus été là et le monde s'était

recroquevillé autour de lui et il n'avait plus vu que du confus et la panique s'était emparée de lui. Puis un jour, il l'avait tout de suite compris.

Pendant toutes ces années d'internat, il avait tenté d'en écarter le souvenir et pourtant presque chaque matin, dans sa robe blanche au nœud bleu, il la faisait jouer avec lui, il sentait la pression de ses doigts autour de ses poignets, mais il avait maintenant l'expérience et savait chasser l'image quand le chagrin menaçait de le submerger.

En haut de la chambre d'enfant on entendait en hiver le père remuer à la cave le foyer de la chaudière avec une barre de fer. Il y avait toujours quelque chose qui ne marchait pas, des portes claquaient, de belles portes laquées de blanc où les coups de pied avaient fait de petites taches noires. Dans les buissons du vaste jardin, il avait essayé à plusieurs reprises de se mettre tout nu pour voir ce que cela faisait. Chaque fois on l'y avait surpris et on l'avait tiré de là en lui disant qu'il était un très méchant garçon. Ainsi la nudité avait pris possession de lui. Le soir, dans son lit, il touchait à mi-corps la petite dureté ronde qui parfois jaillissait de lui. Une fois, la lumière s'était allumée, père et mère au pied du lit, costume avec nœud papillon, robe brune et collier. Sa mère lui avait pris les deux mains et avait voulu les attacher avec une cordelette qu'il n'avait encore jamais vue. Elle l'avait trahi puisqu'elle savait le défendu. Pris d'une rage indescriptible, une haine sans fond qui l'expulsait de lui-même, il aurait voulu lui griffer le visage, lui enfoncer le crâne à coups de talon.

Il lui cria qu'il voulait jouer au football avec sa tête, il l'appela putain, truie, sorcière et sentait la rage qui ne s'éteignait pas en lui devenir meurtrier. Et pourtant il n'avait que neuf ans. Ses doigts se refermaient sur le cou, les os craquaient et d'un coup sa rage se mua en désespoir, il n'était qu'un meurtrier, un méchant et il le resterait sa vie durant. Il était mauvais. Une tendresse immense le prit, sa mère eut de la peine à apaiser ses sanglots. Le père s'était discrètement éclipsé. Il le savait, désormais le mal était en lui, ces mots, il les avait pris au vol, mais ne savait pas d'où ils lui étaient venus, ils resteraient en lui une empreinte d'infamie qui resurgirait un jour ou l'autre.

On le confia pour quelque temps à sa bonne d'enfants qui habitait Hambourg dans le bas d'un immeuble très haut paraissant tenir ses balcons l'un au-dessus de l'autre, à bout de bras. C'était une grosse femme, elle était toujours là quand sa mère disparaissait pour quelque raison mondaine. Elle était très sévère avec Arthur, elle lui donnait la fessée de temps à autre. Il cria d'abord au point d'alerter tout l'immeuble, mais bientôt il avait appris à se dominer, jusqu'à ressentir une incompréhensible exaltation : cela ne cuisait vraiment qu'un temps assez bref et ce qui restait, c'était une honte secrète et délicieuse, unique.

Sa rêverie le ramena au départ de chez lui, en 1938 : séparation définitive d'avec sa mère, et ce remords qui ne cessait de le tenailler de n'avoir pas pleuré comme il

aurait dû, mais il y avait tant de paysages à découvrir en attente. En lui c'était resté sec. Il avait entendu dire que c'était la marque des grandes détresses.

Une cousine française de sa mère qui parlait drôlement l'allemand en faisant chanter les finales l'avait pris en charge. Elle était née d'une vieille famille du Périgord qui « avait du bien » et voulait jouer les aristocrates parce qu'ils avaient mis en location une dizaine d'exploitations agricoles acquises au XIX<sup>e</sup> siècle de manière pas toujours très convenable. Il savait qu'elle habitait un château au bout d'une allée d'arbres et qu'elle avait une demeure à Paris. Elle était passée le voir une fois dans une longue voiture noire que conduisait un chauffeur avec une casquette à visière.

Il avait dû dormir, le battement des roues, plus sourd et plus lent, indiquait qu'on passait sur des aiguillages et qu'on arrivait dans une ville importante. Le train ralentit et s'arrêta le long d'un quai pavé de losanges jaunes. En grandes lettres rouges on pouvait lire DIJON, il l'avait vu sur la carte, le train passait par Louhans, Bourg-en-Bresse, La Roche-Migennes, Dijon, puis était sans arrêt jusqu'à Paris. Lorsque le convoi repartit, il vit un clocher pas très haut dont il sut immédiatement qu'il était du gothique flamboyant, fin du XIV<sup>e</sup> siècle : Arthur était « féru » d'histoire de l'art. Ce fut une interminable succession de prairies, de haies et de champs avec de temps en temps un village.

Peu à peu, la campagne se peupla et les maisons devinrent plus serrées, Arthur vit des murs d'usine,

puis des rues avec de larges trottoirs ; un mur gigantesque dominait la voie avec une grande inscription en briques rouges sur fond blanc :

PARIS À CINQ MINUTES

Le train ralentit et entra gare de Lyon. Arthur n'avait pas pu vérifier s'il avait vraiment fallu cinq minutes car il n'avait pas de montre. Au-dessus de sa tête, la valise de carton bouilli avait bringuebalé dans le filet de métal. Chaque fois qu'il levait la tête, il la voyait tressauter et cela lui rappelait qu'il était blanchi nourri couché, qu'il dépendait du bon vouloir de cette cousine éloignée qui aurait tout aussi bien pu le mettre en apprentissage. Dans la valise il avait un caleçon long, une chemise rapiécée et ses manuels scolaires : le reste, peu de chose, allait suivre en malle d'osier. Il n'avait pas même d'argent de poche sur lui, il n'en avait jamais eu. Quand, à l'internat, on l'envoyait faire les courses, il n'osait pas prélever quelques centimes pour une tranche de pain, il jouait les honnêtes. Or, il avait toujours faim, au point de brouter le trèfle dans les prés, au printemps. Il avait sa méthode : il les cueillait à pleines mains et bâfrait le tout. On était en 1946 et, après les restrictions de la guerre, il y avait au moins des pommes de terre en robe des champs dont il dévorait des assiettes entières en rêvant de gratins de macaronis. C'est ce qu'il avait en tête au moment où le train ralentissait pour bientôt s'arrêter le long d'un quai recouvert des mêmes tomettes d'un jaune-brun que la petite gare de Sallanches. Cela donnait



quelque chose d'uni à travers tout le pays. Allumettes, boutons électriques, c'étaient comme des signes de reconnaissance.

Et à la vitesse de l'éclair cela lui vint comme l'une de ces petites marques que l'on se fabrique pour se protéger quand la tristesse ou le mal du pays vous submergent. Les images se superposaient comme se renforçant l'une l'autre. Y avait-il à Paris ces boutons électriques comme à l'internat ou chez les paysans chez qui il avait vécu près d'une année durant, au moment du danger extrême ? On leur avait installé le courant, peu d'années seulement avant sa venue, des boutons de faïence ronds sur lesquels on vissait un couvercle en aluminium autour d'une sorte de petit poussoir renflé au bout. À l'intérieur, en guise d'isolant, était toujours fixé un morceau de carton, chaque fois de couleur et d'épaisseur différentes, gris, rose, bleu ciel, avec même parfois des bouts de caractères d'imprimerie.

Tout le monde se prépara à descendre et il tira lui aussi sa valise du filet. On la lui avait donnée pour le départ. Écornée, elle contenait de nombreuses petites brochures Larousse à couverture violette : il y trouvait tout le monde, Voltaire, Chateaubriand, Vigny, Victor Hugo et les grands classiques, Pascal, Racine ou Bossuet, dont la prose ou les vers majestueux faisaient surgir en lui des salles splendides et immenses, à pilastres cannelés et à plafonds peints.

Il avait vécu toutes ces années dans une belle langue à châteaux et perruques où les personnages abondaient et où les seigneurs avaient des pages qui roulaient à travers

les forêts debout derrière le carrosse et qu'on fouettait à l'arrivée.

Mais M. von Weinbein lui dit simplement : « Nous allons prendre un taxi et je vous déposerai à l'hôtel de l'Univers, rue Jean-Jacques-Rousseau, où quelqu'un viendra vous chercher. » Il marchait sur le quai comme s'il s'accompagnait, cela avait commencé dans le train, comme s'il était enfermé dans un corset avec fermeture éclair, il se portait lui-même, à bout de bras, empaqueté, étiqueté, prêt à être livré et pourtant il voyait tout et s'étonnait que les façades grises, un peu arrondies, soient si basses. Mais, en arrivant sur une sorte de grand balcon à balustrades, les bâtiments parurent se redresser et d'un coup grandir en immeubles de six étages.

Ils prirent un taxi, un habitacle étroit avec vue sur le dos du chauffeur. De temps à autre, la vue s'élargissait, bordée d'innombrables fenêtres, et donnait sur des perspectives ouvrant sur des fonds bleutés. Par à-coups, le taxi s'arrêtait à des feux rouges. Après les longues années passées en montagne, Arthur n'avait plus l'habitude des lumières des grandes villes.

Depuis le temps qu'il entendait parler de Paris, il portait en lui sa géographie. Paris, les autres pensionnaires en parlaient tout le temps, il l'avait vu dans le Larousse, ce Paris, découvert dans les livres d'histoire illustrés de vignettes rectangulaires, Lutèce, sainte Geneviève debout devant les remparts, la place de la Concorde avec l'exécution de Louis XVI, puis Napoléon chevauchant et les funérailles de Sadi Carnot. Rempli de honte, il l'avait aussi découvert dans l'illustré nazi du temps de l'occupation

de la France, *Signal*: ce titre avait quelque chose d'efficace, de radical, qui faisait tout de suite entendre les claquements de main et de cuisse et les « *Sieg Heil* ». Derrière ces images, il l'avait senti, se tapissaient la terreur et la peur. Les passants photographiés portaient l'Occupation en eux dont le poids marquait la photo. Il suffisait de consulter cette revue pour voir la mort. C'était écrit en rouge, style mèche, sur fond grisaille, pleine page. On y découvrait les monuments, Notre-Dame, l'arc de Triomphe ou la gare du Nord, derrière des pancartes blanches prises en gros plan, à lettres noires écrites dans cet allemand solennel et rusé, raide et froid des nazis dont le moindre mot était marqué par le crime.

Pouvait-il y avoir plus incongru que ces bêtes blondes en uniforme vert-de-gris, ahuries sans même le savoir par tant de patine et tant de civilisation? On ne sort pas impunément des bois. Or, la guerre n'avait laissé çà et là que quelques impacts triangulaires dans les murs de la Préfecture de police et de nombreuses plaques de marbre clair rappelaient ceux qui étaient tombés pour la libération de Paris.

Après tant de montagne, la ville semblait serrée, compacte, le ciel y courait en longs couloirs de clarté entre les façades. Kellerlicht savait déjà bien des choses sur Paris. Il était venu à l'internat des jeunes gens qui parlaient du métro, du cinéma Gaumont, place Clichy, de Luna Park et des pavés de bois. Devant la gare de Lyon, ces derniers étaient recouverts de goudron qui se détachait par plaques et formait des presqu'îles. Un peu plus loin ils se creusaient légèrement comme les étals de boucher

raclés par les coups de hachoir et que les nettoyages quotidiens avaient rendus doux au toucher.

Soudain le taxi s'arrêta. M. von Weinbein se pencha vers le chauffeur et reçut une quittance pour la somme consacrée au transport d'Arthur, monta avec son protégé les deux marches de l'hôtel, prit congé et disparut.

À l'hôtel, on était au courant de l'arrivée d'Arthur. Dans un guichet vitré était assis un homme âgé à l'air fatigué qui lui dit : « Quelqu'un viendra vous chercher demain à trois heures et s'occupera de vous. Votre parente a appelé, vous allez manger et dormir ici à l'hôtel, jeune homme. » Il lui donna une lourde clé en bronze, avec en relief le numéro de la chambre et au revers l'inscription :

*Si vous avez oublié de me rendre, veuillez me déposer dans une boîte aux lettres.*

En internat, on avait toujours tourné les clés pour lui. Il avait encore à l'oreille celle qu'on utilisait quand on le mettait au cachot. Depuis qu'il avait seize ans, cela arrivait trois ou quatre fois par an, trois jours au pain sec et à l'eau, soir et matin les cuisantes corrections au martinet, quand une fois encore il avait été surpris et avait accumulé les points de pénalité. Il avait alors appris la bénédiction des larmes.

Et voilà qu'il avait lui-même une clé pour ouvrir et fermer. Sa chambre était au second étage et, pour la première fois depuis de longues années, il emprunta un escalier recouvert d'un tapis, usé certes, mais d'une douceur qu'il n'avait éprouvée que lorsqu'il était pieds